

SELON L'UNIVERSITAIRE ISRAËLIEN SHLOMO SAND, LE PEUPLE
JUIF TEL QU'ON L'ENTEND AUJOURD'HUI EST UNE CRÉATION
DU XIX^E SIÈCLE. LECTURE CRITIQUE D'UN OUVRAGE QUI SUSCITE
LA POLÉMIQUE EN ISRAËL ET EN EUROPE.

UNE NATION SUR MESURE

Vincent Vilmain *



Comment le peuple juif fut inventé,
de Shlomo Sand (Fayard, 2008).

* Chercheur à l'École pratique
des hautes études, codirecteur
de L'histoire des minorités
est-elle une histoire marginale ?
(Presses universitaires
de Paris-Sorbonne, 2008).

S'IL FAUT COUPER COURT à tout malentendu sur le titre du livre de Shlomo Sand, *Comment le peuple juif fut inventé*, autant l'affirmer tout de suite : le peuple juif existe bien. Reste à savoir ce à quoi le vocable « peuple », l'un des plus polymorphes qui soit, renvoie, et ce qui permet à l'auteur d'affirmer que le peuple juif, tel qu'on l'entend aujourd'hui, est en grande partie, sinon totalement, une création du XIX^e siècle.

Shlomo Sand ne masque ni ses intentions ni sa méthode. Dès les premières lignes de son texte, il en dévoile la nature : il s'agit d'un essai à caractère historique. À aucun moment il ne prétend non plus à l'exhaustivité. Historien du contemporain, il est conscient des risques qu'il prend à s'aventurer hors de ses propres champs de recherche. Jamais non plus il ne cache que sa critique de l'historiographie sioniste sert son combat politique en faveur d'un autre Israël.

Depuis les années 1980 et les travaux du sociologue israélien Sammy Smooha sur la minorité arabe, l'État israélien ne peut plus échapper à la critique que lui vaut son statut, diversement apprécié, de démocratie ethnique. Israël en tant qu'État juif n'est pas, et ne peut pas être, l'État de tous ses citoyens. Si la majorité des intellectuels israéliens se refuse à envisager une quelconque remise en question de l'État juif en tant que tel, appelant dans



MEHDI CHEBIL/POLARIS/STARFACE

le meilleur des cas à une amélioration du traitement réservé aux Arabes palestiniens, une minorité active, qui ne se satisfait pas du caractère démocratique israélien, qu'elle juge incomplet, revendique une transformation radicale de l'État hébreu.

La plupart de ces voix critiques en appellent au binationalisme, considérant par ailleurs que cette solution, de type multisocial ou multiculturel selon les appréhensions, servirait également à promouvoir un règlement – immédiat ou futur – du conflit israélo-palestinien. Shlomo Sand ne défend pas cette option, du moins pas pour l'immédiat, craignant que les Juifs ne se retrouvent trop brutalement en situation de minorité dans le nouvel État et jugeant de toute façon une coexistence directe

Né en Autriche en 1946, Shlomo Sand est professeur d'histoire contemporaine à l'université de Tel-Aviv. Pour lui, Israël ne peut demeurer l'État des seuls Juifs.

impensable dans le contexte actuel. Il en appelle donc au préalable à la refondation d'Israël comme république de tous ses citoyens et non plus comme l'État de tous les Juifs. À ceux qui l'accusent de vouloir ainsi détruire l'État juif, il répond qu'il fait preuve de responsabilité et qu'il est soucieux de prévenir une désagrégation sur le long terme, du type de celle qu'a connue la Serbie avec le Kosovo. Si un État pour les Juifs était légitime au lendemain du génocide, il ne l'est plus aujourd'hui, alors que les Juifs du monde entier jouissent, partout où ils résident, d'une entière égalité de statut.

Quelle est dès lors l'origine de ce projet d'État juif? D'où vient l'idée de concevoir le judaïsme comme une entité de type national? Partant de sa critique de l'Israël contemporain, Shlomo Sand propose ici une histoire de l'historiographie sioniste.

Le titre de l'ouvrage en hébreu ajoutait à la question du « comment » celle, non moins importante, du « quand ». Or celle-ci est fondamentale. Jusqu'au ^{XX}^e siècle, affirme Sand, les Juifs ne se considéraient pas comme une nation. C'est seulement lorsque se renforce, dans l'ensemble de l'Europe, le paradigme du national qu'historiens et écrivains juifs y adhèrent progressivement et se mettent à

liser au profit notamment du Talmud et qui devait être relue avec des yeux différents. Alors, bien que la critique biblique commençât à s'imposer dans les universités européennes, la Bible devint un livre d'histoire, reflet du génie des Hébreux, du génie du peuple juif, du génie national.

La force du nationalisme est d'avoir su transcender la notion de peuple, jusque-là confinée au champ des classes sociales, pour lui donner une conception englobante, mais néanmoins compréhensible pour tout un chacun. À tel point que certains ont pu déceler dans la force de l'identité nationale un phénomène comparable à l'imprégnation des grandes religions. Est-ce à dire que la modernisation aurait pu « nationaliser » les anciens objets de la religion, en l'occurrence ici de la religion juive ?

La Bible devient un livre d'histoire, reflet du génie des Hébreux.

Sans doute en partie. En tout état de cause, le peuple juif devient un reflet de son éternité et son immuabilité.

Au **xix^e** siècle, en particulier en Europe centrale et orientale, où prédominait une conception « volkiste » ou ethnobiologiste de la nation, il devint difficile, voire « peu respectable », pour les intellectuels juifs de défendre l'idée d'un judaïsme conçu comme une culture-foi. Dans un premier temps, en grande partie parce que les Européens considéraient les Juifs comme un élément extérieur. Dans un second temps, parce qu'il était également difficile pour ces intellectuels profondément inscrits dans leur siècle de ne pas se laisser séduire par le romantisme national ambiant. Or ce dernier s'était peu à peu teinté de conceptions raciales, lesquelles s'accordaient fort bien avec l'idée du peuple comme réalité immuable. D'où la quête de la continuité dans l'écriture de l'histoire du peuple juif, de Heinrich Graetz jusqu'aux premiers historiens sionistes, en passant par Simon Dubnow. Continuité ethnique évidemment à travers la perpétuation du peuple judéen en exil, continuité linguistique également grâce à l'hébreu, langue pourtant essentiellement liturgique à cette époque, et continuité enfin avec le sol national, la terre d'Israël, la Palestine.

C'est de ce fait que s'écrivit un roman national juif qui, comme le constatait déjà Renan au **xix^e** siècle pour tous les romans nationaux, tira parti d'un certain oubli et de nombreuses erreurs historiques. Shlomo Sand les

relève méthodiquement, sans pour autant prétendre les découvrir. Ainsi rappelle-t-il que la plupart des récits de la Bible sont autant de mythes, que le royaume juif hasmonéen était un ensemble hétéroclite bien éloigné de l'image d'État-nation que souhaitait lui conférer l'historiographie sioniste ou pré-sioniste, que le judaïsme fut dans l'Antiquité tardive, et sans doute un peu au-delà, une religion prosélyte, phénomène qui explique davantage la diffusion du judaïsme en Europe et dans le monde méditerranéen que l'idée de la dispersion du peuple judéen, et enfin que jamais les Romains n'exilèrent massivement la population judéenne, que ce soit après la chute du Temple en 70, ou encore après l'échec de la révolte de Bar Kochba en 132-135.

Shlomo Sand insiste sur tous ces éléments et décrit ces mondes juifs que l'historiographie sioniste n'évoquait qu'avec parcimonie : royaume juif yéménite de Himyar dans l'Antiquité tardive, judaïsme berbère en Afrique du Nord à l'époque de la conquête musulmane, empire khazar judaïsant

entre Don et Volga, qui prospéra entre les **vii^e** et **x^e** siècles. Il relate surtout le sort qui fut le leur dans l'histoire nationale juive et détermine une constante : l'affirmation étonnante que le noyau dur de ces judaïsmes fut toujours formé par des Judéens, lesquels, en temps de crise, furent toujours les seuls à défendre ardemment leur religion, les convertis non ethniquement juifs ayant « nécessairement » une foi moins profonde.

La redécouverte de la Palestine par les premiers sionistes fut un choc autant qu'une révélation. Si certains penseurs sionistes, tel Herzl, rejetaient toute conception d'une nation ethnobiologique, nombre d'entre eux étaient marqués par le racialisme de la fin du **xix^e** siècle. Beaucoup en tout cas croyaient que le contact entre le Juif déraciné depuis des siècles et la terre d'Israël produirait une régénération de l'un comme de l'autre, imaginaire qui a largement prévalu dans le sionisme pionnier. La plupart étaient fascinés par le fellah, paysan enraciné sur le sol de Palestine.

Éblouissement tout sauf étonnant à cette période si l'on songe à la maxime de George Sand affirmant que le paysan était le seul historien de temps antéhistoriques. Une poignée de penseurs, dont Ber Borochov et David Ben Gourion, en vinrent même à penser que ces *fellahin* étaient des descendants de Judéens convertis à l'islam et à espérer qu'au contact des pionniers juifs ils connaîtraient

un processus combiné de régénération juive. Cet espoir s'effiloça à mesure que survinrent les premières révoltes arabes d'importance, en 1921, mais surtout en 1929, puis en 1936, à mesure aussi que s'inventait un autre peuple aux ambitions opposées : le peuple palestinien.

Le sionisme n'est assurément pas un racisme, mais, comme beaucoup de penseurs du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle, ses promoteurs furent élevés dans la pensée raciale. Le conflit avec les Arabes et le drame du génocide ne firent qu'attiser l'exclusivisme intrinsèque à la pensée nationale sioniste comme il l'est à beaucoup d'autres nationalismes. Aujourd'hui, pourtant, un certain nombre de voix s'élèvent pour en appeler à la réévaluation des fondements mythiques de l'État d'Israël, à la désethnicisation du peuple juif, préalables qu'elles jugent indispensables à la perpétuation d'Israël.

De nombreux aspects de l'ouvrage de Shlomo Sand peuvent être soumis à la critique, que ce soit le détail de certains faits relatés, l'absence de quelques autres, parfois le manque de nuances. Le principal problème n'est pourtant pas tant le contenu du livre que l'interprétation qui peut en être donnée. Israël Bartal, historien israélien et principal contradicteur, le relève indirectement. Ce ne sont pas les faits qui sont en cause. Bartal, défendant l'université israélienne et du même coup l'historiographie sioniste, affirme que la plupart des événements décrits par Shlomo Sand y sont connus et étudiés. Ce dernier ne s'en est jamais d'ailleurs caché, préférant se définir comme celui qui articule le savoir plutôt que comme un découvreur. Tom Segev, autre illustre historien israélien, qui encense l'ouvrage, souligne cependant que nombre d'Israéliens seront surpris à sa lecture en découvrant lesdits événements pour la première fois. Le même problème se pose actuellement en France. L'écart abyssal entre la connaissance scientifique de l'histoire juive et la connaissance populaire laisse libre cours aux interprétations les plus fantaisistes. Est-ce donc l'ouvrage de Shlomo Sand qu'il convient de vilipender ou bien la démission des intellectuels et autres « passeurs » qui ont préféré laisser courir des mythes depuis longtemps réévalués dans les tours d'ivoires universitaires, comme celui de l'immuable peuple juif ?

Israël et le judaïsme restent des sujets brûlants. Nul doute qu'une déconstruction du nationalisme turc aurait connu un succès moindre en librairie. Reste que cet ouvrage ne doit pas servir à ce à quoi il n'a jamais prétendu : délégitimer Israël. Pour Sand, Israël est légitime en soi, mais sa légitimité ne sera acquise aux yeux de tous que lorsqu'il cohabitera avec un État palestinien. ■